

**Écrire
l'histoire**

Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

3 | 2009

Le détail (1)

Comme des sœurs qui s'y tiennent par la main...

Les destins apparentés de l'histoire et de la géographie (XVI^e-XVII^e siècles)

Lucile Haguet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/981>

DOI : 10.4000/elh.981

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2009

Pagination : 125-133

ISBN : 978-2-35698-008-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Lucile Haguet, « Comme des sœurs qui s'y tiennent par la main... », *Écrire l'histoire* [En ligne], 3 | 2009, mis en ligne le 01 juin 2012, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/elh/981> ; DOI : 10.4000/elh.981

Tous droits réservés

Comme des sœurs qui s'y tiennent par la main...

Les destins apparentés de l'histoire et de la géographie (xvi^e-xvii^e siècles)

SELON UNE MÉTAPHORE alors topique dans les traités géographiques ou historiques, la géographie est, comme la chronologie, « œil de l'histoire », simple discipline auxiliaire. Cependant, elle est progressivement doublée au xvii^e siècle d'autres métaphores qui viennent sceller l'interdépendance de l'histoire et de la géographie : celle du corps et de la sororité. Dans le premier cas, l'histoire est la chair qui donne vie au squelette de la géographie, alors conçue comme une liste aride de toponymes qui vient en retour structurer l'histoire, dont les contours sont menacés de bouffissure par son abondante matière ¹. Dans le second cas, « comme trois sœurs qui s'y tiennent par la main ² », l'histoire et la géographie, auxquelles s'ajoute la chronologie, se soutiennent mutuellement, liées par la main et par le sang qu'elles ont en commun.

D'où vient cette conception interdépendante de l'histoire et la géographie ? Le contexte intellectuel, politique, culturel et religieux du xvi^e siècle apporte diverses réponses. À la Renaissance, sous l'influence des théories de Francis Bacon, la connaissance est conçue comme visible, de sorte qu'un processus graphique comme la carte organise et cautionne la construction du savoir. Parallèlement, est pratiqué un art de la mémoire hérité de l'Antiquité qui confère à l'espace un pouvoir taxinomique et mnémotechnique favorisant l'entendement de l'histoire. Dès lors, la carte et les cosmographies constituent l'outil privilégié de l'organisation et de la circulation du savoir. Le contexte intellectuel renforce cette interaction. L'historien de la cartographie Jeremy Black voit dans l'importance prise par la relation entre l'histoire et la carte l'impact de l'humanisme, lequel

1. Pierre Le Lorrain de Vallemont, *Les Éléments de l'histoire*, Paris, Jean Anisson, 1696, p. 127.

2. Henri Châtelain, « Préface », *Atlas historique, ou Nouvelle introduction à l'histoire, à la chronologie et à la géographie ancienne et moderne*, 1713, tome I, n. p.

favorise le sens littéral au détriment du sens allégorique et met l'accent sur la clarté des textes. En l'occurrence, la pensée humaniste s'inspire de la pensée protestante, alors familière des gens de savoir : celle-ci est la première à user de la carte pour comprendre littéralement l'histoire sacrée. Les cartes introduites dans les bibles protestantes ne sont plus métaphoriques et stylisées comme les cartes catholiques, mais conformes aux tracés des cartographes les plus récents. Les géographes y expérimentent la représentation de la chronologie sur un espace, notamment par l'inscription d'itinéraires dont les étapes sont autant de chapitres d'un récit. Or selon les conceptions de l'époque, les événements bibliques appartiennent pleinement à l'histoire, la discipline étant alors organisée en histoire sainte, histoire naturelle et histoire civile ou humaine. Par la suite, il fut sans doute aisé de transposer ce modèle de représentation pour illustrer d'autres types d'événements, comme, par exemple, les expéditions militaires d'Alexandre.

Ces analyses du contexte n'éclairent pas toutefois la manière dont les contemporains eux-mêmes comprennent la relation entre histoire et géographie. Pour eux, l'interaction didactique entre l'histoire et la géographie s'explique par leur identité de « principe », selon une conception héritée du Moyen Âge où elles ne constituent pas des disciplines séparées. Complémentaires, géographie et histoire ont non seulement un contenu commun, des fonctions morales, politiques et mondaines similaires, mais aussi le même mode

de production et d'organisation de la connaissance. Régies par la logique érudite de l'accumulation, elles appartiennent à l'*épistémè* héritée de la Renaissance décrite par Michel Foucault dans *Les Mots et les choses*. Ainsi, quand, au xvii^e siècle, la physique devient le paradigme de la science, elles rencontrent des difficultés analogues à se constituer comme disciplines éducatives et à affirmer leur statut intellectuel en dépassant leur caractère purement descriptif et mnémonique. La relation entre histoire et géographie, presque gémellaire, s'avère donc plus complexe que ne pourrait le suggérer la seule expression « œil de l'histoire », qui exclut toute réciprocité et ne restitue qu'une partie du discours de l'époque.

Au xvi^e siècle, la complémentarité, si ce n'est la similitude, entre l'histoire et la géographie est conçue comme évidente. Jean Bodin évoque explicitement cette analogie dans sa *Méthode de l'histoire* (1572) :

Celle-ci [la cosmographie] en effet offre tant de parenté et d'affinité avec l'histoire que chacune des deux sciences nous semble une partie de l'autre. Notons d'abord que ce sont en effet les géographes qui nous fournissent les histoires des Scythes, des Hindous, des Éthiopiens et des Américains. Par contre les historiens empruntent aux géographes leurs descriptions, car ils ont toujours besoin de décrire la région où les événements se passent [...].

Bien plus qu'une simple auxiliaire de l'histoire, la géographie est sa principale source : elle lui



Allain Manesson-Mallet (1630-1706), La Carte des conquêtes d'Alexandre le Grand. Dédicée au Roy, Paris, chez l'auteur, 1656. (BnF, département des cartes et plans)

fournit des faits historiques ou « choses mémorables », ainsi qu'un arrière-plan indispensable à la mise en contexte des événements. La géographie procure aussi un modèle théorique et didactique à l'histoire. Bodin, après avoir décrit la méthode géographique, propose d'appliquer son modèle descriptif en échelles croissantes à l'histoire :

C'est en effet de la même manière que nous diviserons et répartirons l'histoire universelle. Car s'ils se trom-

pent, ceux qui dressent la carte d'une région avant que de connaître l'explication de l'univers et la cohésion de ses diverses parties, c'est bien la même erreur que commettent ceux qui croient comprendre les histoires particulières avant d'avoir étudié comme sur une carte l'ordre et la succession de l'histoire universelle à travers tous les siècles.³

Les deux disciplines sont réglées selon le même principe organisateur. Réciproquement,

3. Jean Bodin, *La Méthode de l'histoire*, Paris, Belles Lettres, 1941, p. 11-12.

chez les cosmographes, l'histoire constitue un des modèles descriptifs de la géographie. Dans son ouvrage *Sous la leçon des vents*, Frank Lestringant a montré que la géographie assimile non seulement les motifs thématiques de l'histoire, du théâtre, du roman, mais aussi leurs problématiques esthétiques et politiques.

Au xvii^e siècle, la question de l'analogie entre l'histoire et la géographie n'est pas systématiquement évoquée dans les nombreux atlas historiques. Pieter Bert (1565-1629), qui publie en 1618 un *Theatri Geographiae veteris*, se contente de cumuler une définition mathématique tirée de la *Géographie* de Claude Ptolémée (« La Geographie, selon que la definit son auteur subtil, Claude Ptolomée Alexandrin, est l'imitation d'une picture de toutte la terre conuë [...]. ») et une définition descriptive et historique inspirée de Strabon (« pour dire avec Strabo. *La terre & la mer ou nous habitons, sont le theatre des actions humaines [...]* ⁴ »). Philippe Clüver dans l'*Introductio in universam geographiam* (1629), Christophorus Cellarius dans le *Nucleus geographiae antiquae et novae* (1676) ou le jésuite Philippe Briet dans le *Parallela geographiae veteris et novae* (1647-1649) introduisent des nouveautés importantes, comme la redéfinition de la cartographie historique, le classement chronologique ou le remaniement du contenu des

cartes, mais ne remettent pas en question la nature de la relation entre carte et histoire.

Certes, George Horn (1620-1670), professeur d'histoire et de géographie à Leyde, dans son introduction à l'*Accuratissima orbis antiqui delineatio* (1652) de Jan Jansson, semble tenter de redéfinir la place de l'histoire en distinguant une géographie naturelle d'où elle est exclue (« Des Terres, des Mers, des Fleuves, des Forêts, des Gazons ») et une géographie artificielle qu'elle alimente (« C'est une foule prodigieuse de noms propres, de lieux, de fleuves, de fontaines, de païs ⁵ »). En réalité, cette division est moins thématique que chronologique, puisque la géographie naturelle doit se comprendre comme « l'Univers sous la même forme qu'il a été créé, n'ayant d'autres ornemens, que ceux qu'il reçut de son auteur », soit avant l'arrivée de l'homme, et la géographie artificielle, comme la conséquence de son installation.

Dans le cadre de l'épistémè classique naissante, la parenté entre l'histoire et la géographie est parfois remise en question dans les multiples traités qui fleurissent alors. Dès 1633, dans *Les Éléments de la géographie* recueillis par de La Riperez, la confusion entre histoire et géographie est dénoncée : « La pluspart escrivant, comme Munster & Belleforest, des Croniques & Genealogies, pour des Geographies. » L'ouvrage propose alors une définition réduite de la géographie, « distinguée

4. Pieter Bert, *La Geographie racourcie de Pierre Bertius, cosmographe du Roy tres-Crestien*, Amsterdam, Hondius, 1618, p. 4-5.

5. Je cite ici la traduction française du xviii^e siècle : George Horn, *Description exacte de l'univers*, La Haye, Pierre de Hondt, 1741, p. 2.

en *Theorique*, ou *Astronomique*, & en *Practique*, ou *Historique*⁶ », la première considérant la Terre selon ses dimensions, et la seconde décrivant l'orographie, l'hydrographie et les merveilles. La géographie demeure descriptive, mais tend à exclure les faits humains. Néanmoins, cette tentative de redéfinition du champ de la géographie ne fit pas école. En 1689, la définition de la géographie dans *La Géographie ancienne, moderne et historique* de Jean-Baptiste Audiffret (1657-1733) est certes bipartite, divisée en « Cosmographique, & Historique ». Mais l'histoire y tient une place importante puisqu'il s'agit de considérer « le gouvernement, les forces, la religion, & les moeurs des differens peuples qui l'habitent ». Mieux, Audiffret réaffirme l'analogie de « principe » entre l'histoire et la géographie puisque « la Géographie n'est autre chose que la description du monde, l'Histoire est à proprement parler la carte de la vie humaine⁷ ». Elles ne se distinguent pas même dans leur mode d'expression, puisque la géographie peut s'exprimer sur le mode narratif propre à l'histoire, « la description », et l'histoire par schéma graphique, « la carte ».

La parenté de l'histoire et de la géographie apparaît également dans leurs difficultés à promouvoir leur statut intellectuel. Dans cette quête de légitimité savante et éducative, le premier obstacle

rencontré est moral, comme l'a montré Michèle Rosellini dans le cas de l'histoire. Sous l'influence augustinienne, celle-ci est suspecte de « *libido scienti* ». Dans sa forme la plus bénigne, elle mène à la frivolité ; dans sa forme la plus grave, elle détourne le chrétien de Dieu. C'est du moins ce que rappelle le pédagogue Joseph de Jouvancy (1643-1719) dans son *Ratio discendi et docendi*, manuel officiel de la Compagnie de Jésus depuis la XIV^e congrégation générale (19 novembre 1696-16 janvier 1697). L'efficacité morale de la galerie d'exemples de vices et de vertus que l'histoire prétend constituer est remise en cause. Celle-ci est soupçonnée de vanité parce qu'elle tire de l'oubli un passé déchu par la volonté de Dieu. Symétriquement, la géographie doit répondre à des soupçons d'*hybris* : la cartographie est accusée d'usurper à la fois le pouvoir créateur et le regard divin, même si, par ailleurs, elle possède une fonction morale. En effet, elle peut jouer le rôle de vanité : elle symbolise par la pérennité du globe le caractère éphémère des affaires humaines. De plus, son contenu, largement élaboré, comme l'histoire, à partir de l'accumulation de merveilles, suscite les mêmes inquiétudes théologiques et pédagogiques : il est accusé de détourner l'âme des pensées divines et l'esprit de nourritures intellectuelles plus solides.

Les deux disciplines peinent donc à démontrer leur intérêt éducatif. Dans les collèges jésuites,

6. De La Riperez, « Préface », *Les Éléments de la géographie*, Angers, Mauger, 1633, p. 4.

7. Jean-Baptiste Audiffret, *La Géographie ancienne, moderne et historique*, Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1689, tome I, p. 1.

l'histoire est enseignée, mais comme un divertissement, auquel les jésuites ne sont pas totalement hostiles. Mais son rôle moral ne suffit pas à la faire reconnaître comme discipline à part entière. En outre, les pédagogues jésuites craignent que le plaisir de l'*eruditio* ne détourne les élèves de la *lectio*, la rhétorique, principal objectif de l'éducation. Cependant, sous l'impulsion des jansénistes, l'histoire cesse de n'être qu'un modèle moral : elle constitue un répertoire d'expériences qui favorise la compréhension du monde. Elle relève dès lors de l'entendement et de la logique autant que de la mémoire. De la même manière, la géographie est considérée aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles comme une discipline exclusivement mnémotechnique. Néanmoins, à la fin du ^{xvii}^e siècle, le pédagogue Pierre Le Lorrain de Vallemont (1649-1721) explique dans les *Éléments de l'histoire* (1696), manuel abondamment réimprimé, que le secours optique de la carte ou l'hypotypose issue de la description géographique permet également de comprendre l'histoire :

Entrer dans l'Histoire sans le flambeau de la Géographie, c'est marcher dans les ténèbres, & sans pouvoir juger du prix de toutes les choses qu'on y rencontre. [...] Alexandre dans la bataille d'Issus avec une poignée de gens, défit Darius qui commandoit des troupes innombrables. Darius étoit brave, & il avoit grand nombre de gens bien aguerris. Comment est-il vaincu par une armée qu'il pouvoit, pour ainsi dire, écraser mille fois ? Pour comprendre cela, il faut avoir recours

aux lumières de la Géographie. [...] On voit dans ce récit quelles lumières la Géographie met dans l'Histoire.⁸

Quand l'histoire devient affaire de contexte, alors la géographie cesse d'être un simple art de la mémoire pour fournir un indispensable contenu explicatif et servir la raison. Cependant, dans l'ensemble, l'histoire comme la géographie n'assoient leur position éducative qu'à partir du moment où l'on conçoit l'importance d'un apprentissage progressif. Dès lors, leurs faiblesses deviennent des atouts. Ainsi, comme l'explique Le Lorrain de Vallemont citant le pédagogue Bernard Lamy (1640-1715), « les enfans sont très-capables de la Géographie, *parce qu'il n'y faut*, dit le célèbre Pere Lami, Prêtre de l'Oratoire, *que des yeux, & de la mémoire* ». Bien que très marqué par la philosophie de Descartes, Lamy semblait estimer que l'exercice de la mémoire devait précéder la logique dans l'éducation des enfants.

Ce partiel désaveu de l'intérêt éducatif de l'histoire et de la géographie n'est que l'écho de leurs difficultés respectives à se constituer en sciences. Au ^{xvii}^e siècle, René Descartes, héritier d'une éducation jésuite, dénonce le caractère purement mnémotechnique de l'histoire. Son contenu, jusqu'alors jugé à l'aune de la morale, est désormais évalué à l'aune du vrai. Dès lors, l'idéalisation des actions vertueuses devient suspecte,

8. Pierre Le Lorrain de Vallemont, « Préface », *Les Éléments de l'histoire*, *op. cit.*

de même qu'en général la vraisemblance des anciens auteurs. La géographie n'est pas davantage conçue comme une science. Dans son acception mathématique, pur réseau abstrait de longitudes et de latitudes, elle est considérée comme inférieure aux sciences dont elle dépend, la géométrie et l'astronomie. Dans son acception descriptive, elle n'est que le portrait de la Terre. Elle ne prétend pas plus, dans un premier temps, à la théorie qu'à l'exhaustivité, puisqu'elle ne représente le monde que tel qu'il est connu et « n'enseigne pas une table ou pourtraiture parfaite de tout le monde ⁹ », comme l'écrit Pieter Bert en 1618.

Or, de même que l'effort des pédagogues jansénistes tend à redéfinir l'histoire comme raisonnement et non plus comme pure discipline d'accumulation et de description mnémotechnique, de même la géographie cherche à se constituer comme science. Dans *La Science de la géographie* (1652), le père Jean François projette d'élever la géographie au statut de discours de raison, dans le dessein de « la relever d'un degré, & la faire monter à un estage supérieur, la mettant au rang des sciences subalternes, qui ont pour sujet quelque effect de l'art, & en demonstrent les proprietés nécessaires ». L'argumentation choisie associe théologie et philosophie mécaniste. Le monde étant l'œuvre artificielle d'un dieu artisan, il est « le sujet de mille nobles proprietés & merveilles ;

& par consequant d'une science très agreable, qui entreprend d'en découvrir les causes, & d'en faire de véritables & très évidentes demonstrations ¹⁰ ». C'est à partir de ces « merveilles » qui font le monde que le père François propose d'organiser logiquement le savoir géographique : il leur donne un principe unique, Dieu créateur, qui justifie l'assimilation des merveilles artificielles, c'est-à-dire humaines, aux merveilles naturelles puisque l'homme n'est que le dépositaire de la faculté créatrice divine. De cette proposition, il déduit une classification des merveilles dont il tire une classification des cartes géographiques.

En théorisant la géographie, le père François espère non seulement en faire une science, mais aussi la délivrer de la mémoire, puisqu'une fois les principes compris, pour tout ce qui relève d'un savoir plus factuel, y suffira « la lecture d'un bon livre, & mesmes que la vue des cartes particulières ». C'est son principal apport, essentiellement pédagogique : près de trente ans plus tard, quand Guillaume Sanson dresse une brève histoire de la géographie moderne dans son *Introduction à la géographie* (1681), il attribue à Ortelius la renaissance de la géographie, à Philippe Clüver son organisation méthodique et au père François un ordre qui l'a « rendu si facile & si aisée [...] qu'avec cette Methode il ne faut que des yeux & des cartes ¹¹ ». Dans les autres traités, l'affirmation selon laquelle

9. Pieter Bert, *op. cit.*, p. 5.

10. Jean François, *La Science de la géographie*, p. 1-2 de l'avant-propos et p. 2-3.

11. Guillaume Sanson, « Préface », *Introduction à la géographie*, Paris, chez l'auteur, 1681, n. p.

la géographie est une science n'est pas toujours aussi argumentée. Jean-Baptiste Audiffret se contente de déclarer que « La Géographie est une science qui traite de la description de la terre », quitte à poser une contradiction dans les termes, puisque la pure description n'est pas considérée comme une démarche scientifique. Du reste, pour la géographie, ces tentatives demeurent sans réelle postérité au XVIII^e siècle. L'exception la plus notable reste le modèle explicatif de la structure des continents fondé sur l'observation des chaînes de montagnes proposé par le géographe français Philippe Buache (1700-1773).

Au XVI^e comme au XVII^e siècle, histoire et géographie ne sont pas seulement comprises comme interdépendantes, mais comme apparentées. Il

semble qu'elles partagent une essence commune : en marge du système éducatif, du domaine de la distraction plutôt que du véritable savoir, elles ont eu à souffrir simultanément de l'apparition des nouveaux critères de scientificité que promeut l'âge classique. Au XVIII^e siècle toutefois, leurs destins divergent. Si l'histoire a pu bénéficier de sa réintégration dans la science cartésienne par les philosophes héritiers de Descartes, la géographie ne parvient pas à se constituer en corps de savoir théorique, comme l'a montré l'historienne de la géographie Anne Godlewska. Ainsi s'explique sans doute que, de ces savoirs autrefois considérés comme apparentés, seule l'histoire ait su se faire reconnaître comme discipline intellectuelle à part entière dès le début du XIX^e siècle, tandis que la géographie, tardant à faire sa mue, échouait à y parvenir.

Bibliographie

- ALPERS Svetlana, *L'Art de dépeindre, la peinture hollandaise au XVII^e siècle*, trad. de Jacques Chavy, Paris, Gallimard, 1990, 401 p. [1984]
- BESSE Jean-Marc, *Les Grandeurs de la Terre, Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, Éditions de l'École normale supérieure, 2003, 420 p.
- BLACK Jeremy, *Maps and history. Constructing images of past*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1997, 267 p.
- BORGHIERO Carlo, « Les philosophes face à l'histoire », in *Pratiques et concepts de l'histoire en Europe (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 1990, p. 73-83.
- DAINVILLE François de, *La Géographie des humanistes*, Genève, Slatkine, 1969, 590 p.
- DAINVILLE François de, *La Cartographie, reflet de l'histoire*, Genève/Paris, Slatkine, 1986, 489 p.
- FOUCAULT Michel, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, 405 p.
- GODLEWSKA Anne, *Geography unbound: French geographic science from Cassini to Humboldt*, Chicago, University of Chicago Press, 1999, 444 p.
- HOFMANN Catherine, NETCHINE Michèle, « Le globe, image de la vanité du monde », *Le Globe et son image*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1995, p. 61-70.
- HOFMANN Catherine, « La Genèse de l'Atlas historique en France (1630-1800), pouvoirs et limites de la carte comme "œil de l'histoire" », *Bibliothèque de l'école des Chartes*, t. 158, 2000, p. 97-128.
- LESTRINGANT Frank, *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe à la Renaissance*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2003, 471 p.
- ROSELLINI Michèle, « La curiosité pour l'histoire dans la formation intellectuelle au XVII^e siècle », in Georges Ferreyrolles, *La Représentation de l'histoire au XVII^e siècle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1999, p. 51-76.
- VAN DELFT Louis, *Littérature et anthropologie. Nature humaine et caractère à l'âge classique*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, 283 p.
- YATES Frances Amelia, *L'Art de la mémoire*, trad. de Daniel Arasse, Paris, Gallimard, 1975, 432 p.